

XII

Les époux Morlot étaient véritablement de bonnes gens, ayant, comme on dit, le cœur sur la main. Dès les premiers jours, la femme témoigna à Gabrielle une grande affection, et tous deux donnaient à la jeune femme de nombreuses preuves de leur dévouement. Celle-ci ne tarda pas à apprécier leurs excellentes qualités et elle ne put plus douter de la sincérité de leur amitié. Elle se félicita de les avoir rencontrés, car elle savait combien elle avait besoin d'aide et de protection. Elle se sentit rassurée dans le présent et un peu moins inquiète en face de l'avenir.

Seule au monde, sans famille, sans parents c'est presque une famille qu'elle trouvait dans ses nouveaux amis, dont l'affection était aussi discrète que pleine de dévouement.

Après s'être tenue d'abord vis-à-vis d'eux dans une certaine réserve, qui n'était peut-être que de la timidité, elle se laissa aller peu à peu à une douce confiance. Pénétrée, d'ailleurs, d'une vive reconnaissance pour les soins et les intentions dont elle était l'objet, elle permit à son cœur de répondre aux sollicitations de l'amitié, et une grande intimité s'établi bientôt entre elle et la femme de l'agent de police.

Elles se voyaient souvent, presque tous les jours, soit que Gabrielle allât chez Morlot ou que la femme de l'agent vint lui rendre visite.

Madame Morlot n'avait que sept ou huit ans de plus que Gabrielle. Sans être jolie, elle avait une figure agréable, le regard doux et sympathique. Elle se nommait Mélanie.

Quatre ans auparavant, Morlot s'était trouvé avec elle à une noce de village, à vingt-cinq ou trente lieues de Paris, à laquelle il assistait en sa qualité d'ami du marié. Mademoiselle Mélanie Rouget lui plut à première vue. Alors il songea qu'il avait passé la trentaine et que l'heure était venue de se donner une compagne. Rien ne dispose mieux un célibataire à renoncer à la vie de garçon que d'assister au mariage d'un intime. Morlot, persuadé qu'il avait vécu seul trop longtemps, se mit à faire la cour à la jeune paysanne, avec la volonté d'en devenir amoureux.

En effet, avant la fin du deuxième jour, il était absolument fou d'amour. Mais, tout à coup, il apprit que mademoiselle Mélanie Rouget était du nombre des riches et des héritières du pays. Elle demeurait chez son oncle, en attendant qu'elle trouvât un mari.

Depuis quelques années elle avait perdu son père et sa mère, lesquels lui avaient laissé une vingtaine de mille francs.

—Diable, diable ! se dit Morlot, en se grattant l'oreille, je viens de faire une fameuse sottise.

Et toute sa gaieté disparut comme par enchantement.

Il s'éloigna subitement de la jeune héritière et affecta de ne plus faire attention à elle.

Mademoiselle Mélanie s'aperçut de ce changement trop visible et n'eut pas de peine à en découvrir la cause. L'effet produit fut excellent. Morlot lui plaisait, elle approuva sa délicatesse, tout en se disant qu'un aussi honnête garçon méritait bien d'être aimé.

Morlot revint à Paris, persuadé qu'au bout de quelques jours il ne penserait plus à mademoiselle Mélanie. Mais il était sérieusement pris du désir de se marier, et, loin d'oublier la paysanne, il l'avait constamment devant les yeux, ce qui lui occasionnait des battements de cœur fort singuliers.

Un jour il se dit :

—Je ne peux pas vivre éternellement ainsi ; il faut que j'en aie le cœur net.

Il s'arma de courage et écrivit deux lettres ; l'une à mademoiselle Mélanie pour lui dire qu'il l'aimait ; l'autre à son oncle pour la demander en mariage.

La jeune fille se montra tout de suite très-favorable à la demande. Quand à l'oncle, il fit la grimace et essaya de peser en sens contraire sur la décision de la jeune fille.

—Tu ne voudras pas prendre pour mari un agent de police ! lui dit-il.

—Pourquoi donc ? répondit-elle. Je sais qu'il est honnête, je crois qu'il a bon cœur, et je suis sûre qu'il me rendra heureuse.

Elle était majeure, c'est-à-dire libre de disposer d'elle. Malgré tout ce que put lui dire son oncle, qui était du reste un très-brave homme, elle épousa Morlot.

Elle avait espéré avoir le bonheur. Son mari le lui donna. Alors elle put s'applaudir d'avoir suivi l'inspiration de son cœur. De son côté, Morlot découvrit bientôt que les qualités de sa femme valaient mille fois mieux que sa dot. Économe et bonne ménagère, affectueuse, tendre et dévouée, le pauvre agent de police avait eu le bonheur de trouver un véritable trésor.

Il n'y eut jamais entre eux une difficulté, un mot plus haut que l'autre, et ils s'aimèrent chaque jour d'avantage.

Voilà quels étaient les nouveaux amis de Gabrielle Liénard.

La jeune femme, n'ayant plus besoin de travailler pour vivre, pouvait se livrer plus facilement aux recherches qu'elle avait commencées dans le but de retrouver son enfant, pendant que, de son

côté, l'agent de police continuait les siennes sans relâche et sans se décourager. Donc Gabrielle sortait tous les jours afin d'aller explorer les uns après les autres tous les quartiers de Paris ; car elle conservait l'espoir qu'elle finirait par rencontrer cette Félicie Trélat qui l'avait si odieusement trahie et qui, — cela n'était pas douteux — n'avait été que l'instrument dont d'autres s'étaient servis pour commettre le crime.

Si fragile qu'il soit, l'espoir est une des meilleures choses qui puisse entrer dans le cœur des hommes, de ceux surtout qui sont malheureux.

Gabrielle voulait espérer : hélas ! pour qu'elle pût vivre, et lui fallait de l'espoir.

Un soir, au retour d'une de ses longues et inutiles promenades dans les rues de la ville, elle dit à la femme de Morlot.

—J'ai un conseil à vous demander.

—A moi ! fit Mélanie ; mais en quoi puis-je vous conseiller !

—Comme vous le savez, j'ai douze cents francs de rente ; pour moi, c'est une fortune, car de la façon dont je vis et veux continuer à vivre, c'est à peine si je dépenserai mille francs chaque année.

—C'est vrai. Eh bien, vous ferez des économies.

—Il me semble que je pourrais employer autrement l'argent que je ne dépense pas.

—Quelle est votre idée ?

—Avec ma petite fortune, je n'ai pas besoin de travailler, n'est-ce pas ?

—Certainement.

—Pourtant, en dehors des heures que je veux consacrer à mes recherches, il me reste, le matin et le soir, beaucoup de temps à employer. J'aime le travail et je me reproche mon oisiveté.

—Vous voulez donc travailler ?

—Oui, mais pas pour gagner de l'argent, puisque j'ai déjà plus qu'il ne me faut pour vivre ; je voudrais, au contraire, tout en travaillant, trouver le moyen de faire un emploi utile de mon superflu. C'est sur cela que je vous prie de me donner un conseil...

—Si je ne me trompe pas, Gabrielle, votre intention serait de travailler pour les pauvres ?

—Oui.

—C'est là une bonne pensée.

—Ainsi vous m'approuvez ?

—De tout mon cœur.

—Cette idée m'est venue aujourd'hui, à Grenelle, en voyant des enfants couverts de misérables haillons qui jouaient dans la rue. Je me suis arrêtée pour les regarder et, malgré moi, je me suis mise à pleurer. Je pensais au mien... Ils étaient cinq ou six, je leur ai donné à chacun une pièce de vingt sous, puis j'ai embrassé le plus petit et je me suis sauvée toute honteuse, comme si j'eusse commis une mauvaise action.

J'ai pensé à la misère qu'il y a dans Paris, au grand nombre de malheureux qui n'ont pas les moyens d'habiller leurs enfants et qui, souvent peut-être, ne peuvent pas leur donner du pain. Pauvres petits innocents ! il doit y en avoir des milliers comme ceux que j'ai vus tantôt. L'été, il ne souffrent pas trop ; mais c'est l'hiver, quand il gèle ou que la neige tombe !... Eh bien, je me suis dit que je devais faire quelque chose pour eux. Si j'étais riche, bien riche, si j'avais des millions, je voudrais tout donner aux enfants des pauvres ! Mélanie, faire du bien aux malheureux, cela doit porter bonheur !

—Oui je le crois.

—Eh bien, ouïe veux travailler, confectionner de petits vêtements pour les enfants, des layettes complètes ; j'en ai une que je n'ai pas pu employer ; mais je la conserve celle-là ; elle me servira de modèle pour les autres. Ah ! en la préparant j'étais bien heureuse ; je ne me doutais guère... Mon pauvre enfant !... Enfin, ma chère Mélanie, voilà quelle est mon intention, voilà ce que je veux faire. Seulement je me trouve embarrassée.

—Qu'est-ce qui vous embarrasse, Gabrielle ?

—Quand j'aurai confectionné un ou plusieurs petits vêtements, fabriqué de petits bonnets, cousu de petites chemises, tricoté des couvertures et autres objets, je me demande comment je pourrai donner tout cela.

—Oh ! rien ne vous sera plus facile, répondit en souriant la femme de Morlot. Soyez tranquille, nous ne chercherons pas longtemps pour trouver de pauvres gens qui accepteront vos dons avec reconnaissance. Est-ce que tous les jours il ne vient pas au monde de pauvres petits êtres qu'on recommande à la charité publique ? Et puis il y a les asiles, les maisons hospitalières, où l'on recueille les enfants abandonnés, ceux qui naissent à l'hospice et ceux aussi que leurs mères ne peuvent pas élever. Ma chère Gabrielle, tout ce que vous porterez à une crèche sera accepté avec plaisir. Il y a beaucoup de dames riches qui travaillent pour les crèches et les orphelins. Tous ces malheureux enfants ont besoin de bien des choses. Si personne ne s'occupait d'eux, que deviendraient-ils ? Assurément, la charité est grande ; mais on ne saurait trop faire pour les innocents que le malheur frappe à l'heure même de leur naissance.